

Broaille

CAHIER

de *Les Deux guerres 1870 1914*

appartenant

à _____
cinq cahiers

ÉCOLE

de _____

dirigée par _____



LA RUCHE

MORD OUES

premier Rose vint au monde, elle était
la 3^{me} enfant et la 2^{me} fille, nous l'appelâmes
Lilke-Saar, on l'a toujours désignée ainsi. Je van
qui copier ce nom pour la distinguer de sa sœur
Lilke-Rose et ma arrivée à Haute-
avesnes vers le 22 juillet 1917.

Deux jours après mon arrivée,
je coupais, avec un attelage, un coin
de pâture envahi par les chardons.

Deux officiers viennent me trouver:
un anglais et un interprète. Nous nous
assayons sur le talus, nous causons long-
temps. Ces messieurs abordent la question
du souterrain; c'était le but de leur visite.

Après m'avoir questionné sur mes rai-
sons de croire à l'existence du souter-
rain, sur l'emplacement de l'entrée,
ils me disent: "Si l'on mettait à votre
disposition quelques travailleurs, com-
ment vous y prendriez-vous, pour dé-
couvrir ce souterrain?" Je répondis que
je rechercherais à l'angle de la rue du
Presbytère et de la rue de Bingham, au
coin de la grange de Coquel, un ancien
puits, où périodiquement, tous les 15 ou 20
ans, il se produit un affaissement du sol.
Cet affaissement se peut s'expliquer que

2
par la crevasse de la route du souterrain.
L'officier étale une feuille de
papier sur sa serviette, me demande
de faire le plan de Croisilles, et d'indi-
quer l'emplacement de ce puits.

Quinze jours plus tard, je reçois
une lettre: le signataire me remer-
cie des renseignements que j'ai donnés,
on a trouvé le souterrain. Il ajoute
quand vous désirerez quelque chose,
quand vous voudrez aller visiter
votre ancien village, adressez-vous
au colonel X à Etrun.

J'étais bien désireux d'aller à Croisilles,
j'attendis que Louis vînt en permission.

Rose était arrivée avec les enfants.
La ferme de mon beau-père était oc-
cupée en grande partie par les anglais.
Deux officiers disposaient chacun
d'une chambre. La grande salle à man-
ger servait de mess. De ce fait, la cuisine,
la cuisinière étaient en communauté
d'usage entre les anglais et ma sœur.
Il ne fut pas possible d'accueillir les

pensionnaires de Berck: Eugénie et Juliette. Elles ont passé les vacances chez leurs cousins, les Gauchy, à Pont d'Ardes.

Depuis plusieurs jours, nous sommes en pleine moisson. Le personnel est très restreint. Je conduis une lieuse. Les enfants rassemblent les bottes. Rose fait le ménage et la plupart du temps, Berthe vient aux champs.

Cependant je m'informe de différents côtés pour trouver une situation. Je voudrais entreprendre une petite ferme, qui me permette de constituer un cheptel, de me pourvoir de grains, de foin, de paille et être prêt à retourner à Croisilles, dès que la chose sera possible.

Né trouvant rien, je m'adresse à M^r Bruvoit à Bourthes. Ce monsieur avait épousé la veuve de mon cousin germain: Raoul Guilbert. Il était cultivateur et faisait le commerce de chevaux, de bestiaux. Depuis longtemps, je faisais des affaires avec lui.

Quand la récolte fut rentrée, je passai à Bourthes. J'apprends que la ferme de Baudimont, à quinze cents mètres d'Arras, sur la route de St Pol, est libre. M^r Prouost ne m'a pas signalé cette ferme, parce que les anglais refusent à tous les postulants de venir s'y installer.

J'apprends alors l'existence de Paul Ramon. Je connaissais les relations d'amitié qui unissaient M^r Prouost à un M^r Ramon des environs de Lille. Je connaissais ce Monsieur, je lui avais vendu un cheval.

Un de ses fils, Paul, a loué la ferme de Baudimont en 1913. Un femme veuve tient son ménage, il a un domestique. En causant, je comprends qu'il existe des projets de mariage entre Paul Ramon et la fille de M^r Prouost. Yvonne.

Quand la guerre éclate, Paul Ramon se trouve seul dans sa ferme. Le domestique est mobilisé, la veuve est sauvée auprès de sa fille, dont le

CARTE EN FRANCHISE

DESTINATAIRE :

Nom et prénoms :

Grade :

Régiment
ou Service

Compagnie, Escadron,
Bataillon, Section, etc.

Secteur postal n°

EXPÉDITEUR :

mari part aux armées. Quant à lui, il part dans deux jours. Il est seul, de son côté, il a des chevaux, ses vaches sa détrene à son beau-père.

Le Ramon son mobilisé, un garçon et un beau trapecur. Desarrois.

part, Paul est sur comme soeur Anne.

ménage et leur du Nord ils se sont tirés. L'homme a vu il a passé le jour. Il a vu à l' les introduit chez lui, son mobilier, ses ar chevaux, ses vaches.

se jour. Quant à lui, il a trouvé le moyen d'envoyer deux chevaux à Bourthe. Le ménage soigne les bêtes, vend du lait. Quand au mois d'octobre

Quand la récolte fut rentrée, je
 passai à Bourthes. J'apprends que la
 ferme de Baudimont, à quinze cents
 mètres d'Arras, sur la route de St Pol,
 est libre. M^{re} Prouost ne m'a pas si-
 gnali ce
 glais refus
 de venir
 J'appren
 je connai
 unissaient
 Des enviro
 Bourthes.
 Un de
 de Baudin
 veuve tien
 mertique
 qu'il exis
 entre Pau
 Prouost. J
 Quand
 se trouve
 Domestique
 est sauvée auprès de sa fille, dont le

5

mari part aux armées. Quant à lui, il part dans deux jours. Il est seul, de son père, avec quatre chevaux, six vaches laitières. Il écrit sa détresse à son père, à son futur beau-père.

Les quatre fils de M^r Ramon son mobilisé à Bourthes, cinq garçons et un beau-fils partent sous les Drapeaux.

Partout, c'est le Desarrois.

La veille du départ, Paul est sur la grand'route. Comme soeur aînée, il regarde.....

Survient un ménage et leur fillette. Ils sont du Nord ils se sont enfuis de la frontière. L'homme a été réformé quand il a passé le conseil de révision. Il veut à l'aventure. Paul les introduit chez lui, leur abandonne son mobilier, ses armoires garnies, ses chevaux, ses vaches.

Il part. Cependant, il a trouvé le moyen d'envoyer deux chevaux à Bourthes.

Le ménage soigne les bêtes, vend du lait. Quand au mois d'octobre

Le front se stabilise tout contre Arras, de l'autre côté, l'homme utilise les chevaux à des transports. Mais ^{lorsqu'} ~~quand~~ au printemps 1915, les anglais viennent remplacer les troupes françaises, l'attelage rest sans arrêt à transporter du vin. Il en va ainsi jusqu'au printemps 1917. A cette époque, le gouvernement français récupère les hommes en âge d'être mobilisés. Ce négociant en vins est envoyé travailler aux Fosses au charbon. La femme a écrit Paul Ramon, lui demande de mettre quelqu'un à sa place. Elle va partir rejoindre son mari.

M^r Puwot envoie chercher la voiture attelée de ses deux chevaux. ^{Derrière} à l'arrière on a attaché trois vaches.

Il reste trois vaches. On espère ainsi encourager la femme à rester encore quelque temps, en lui facilitant de subvenir à ses besoins par le produit du lait. Mais il y a en outre un taureau, qui est un encombrement.

7

En septembre, cette femme est encore à Baudimont. Ses lettres sont de plus en plus explicites: elle va partir.

Je dis à M^r Puvost que je vais solliciter l'autorisation de m'installer à Baudimont, j'adresse ma requête au Colonel à Etrun. La demande est agréée sous réserve de l'autorisation du propriétaire de la ferme.

M^r D'Attécourt a quitté Arras au début de l'investissement. Il s'est réfugié à Amiens. Je reçois l'attestation demandée.

J'écris à M^r Puvost de me procurer deux chevaux, de me trouver du foin. J'ajoute que Louis aura prochainement une permission. Nous partirons à Bourthes avec deux chevaux. (Mon beau-frère me prêtera un cheval. J'ai retrouvé à Haute-Avesnes, Cléry le cheval normand qui a transporté Louis et ses cousins, lorsqu'ils se sont repliés chez leur oncle, à la fin de septembre 1914.)

Quand Louis arrive en permission,

Vers le 20 Octobre, nous allons d'abord à Croisilles. M^r. Dujardin, frère, nous accompagne. Aux abords d'Arras, à la sortie de la ville, jusqu'à Mercatel, on examine ^{dans cette} ~~des~~ fois nos laissez-passer. Au delà nous circulons en toute liberté.

Nous passons par Mercatel, Boyelles et S^t Léger. De cette façon nous abordons Croisilles perpendiculairement à la tranchée Hindenburg. Ces villages que nous traversons sont anciens. Il ne reste pas debout un grand mur, ni un arbuste. Nous laissons notre voiture à S^t Léger, dissimulée contre un baraquement. Nous attachons Cléry à un arbre ^{abattu} ~~couché~~ sur le sol.

Quand nous abordons Croisilles, nous avons l'impression que la destruction est plus profonde, plus totale que dans les autres villages.

Ailleurs les obus ont abattu les

constructions et les décombres sont restés sur place. Ici, les mines, en explosant, ont projeté sur les routes, sur tous les terrains, des matériaux, des gravois de toutes sortes.

Les anglais ont débarrassé sur les routes de St Leger à Fontaine, et d'Heinin à Ecourt, un passage qui n'a pas trois mètres de largeur. A certains intervalles, ils ont débarrassé sur le côté un espace, où les voitures regardent, pour laisser passer celles qui arrivent en sens inverse. Quand nous passons en face des rues latérales, il nous est impossible de les situer. On ne voit partout qu'une surface confuse de décombres.

Nous sommes dans la rue de Fontaine. L'un de nous dit: "Vous voici à l'emplacement de la ferme". En effet, les pierres mélangées aux briques indiquent nettement la maison. Nous n'avons pu se nous mettre d'accord pour indiquer où

commençait et où finirait la grange.
Des soldats emportaient des poutres de
charpente vers l'église. On voyait
des bouts de bois calcinés. Est-ce que
l'incendie que nous avions préparé,
aurait eu un commencement de
résultat?

Louis et moi montons à la prairie.
Elle est parsemée de trous d'obus.
On ne pourrait trouver un carré
de quatre mètres où la terre est
intacte. Louis ^{se bras tend vers} me dit: "Voilà la
tranchée Hindenburg! Comme on
la voit bien! Les allemands nous
voient encore mieux." # Je lui réponds:
"ils sont maladroits, et partout nous
avons des trous d'obus pour nous a-
briter." Ils n'ont pas tiré. Nous é-
tions à quinze cents mètres de la tranchée.

Nous constatons qu'il ne reste pas un
arbre dans le jardin. Les groseillers en-
même ont été coupés, ils ont repoussé en
taillis. # Les décombres du clocher sont
massés sur un tas de cinq à six mètres

Le cimetière n'a pas été épargné. Cependant de nombreux
caveaux sont encore intacts. Je pense aux boissiers de l'Église.

J'il se voulaient ils tiraient après nous.

D'élévation

Les anglais aménagent le souterrain. L'entrée se trouve bien à l'endroit indiquée par mon père. Un officier vient nous causer; il nous propose d'aller demander l'autorisation de nous faire visiter le souterrain. Nous acceptons bien volontiers.

Les anglais ont élargi la voie primitive, ils l'ont rehaussée en lui enlevant sa forme en ogive, et ils ont boisé ce plafond. A ce niveau (dix ^{à douze} mètres de profondeur) la terre est constituée d'une argile compacte, résistante. Les Anglais ont écarté les débris avec un Decauville. Actuellement ils creusent des chambres de chaque côté de la voie. Ces chambres sont profondes de cinq à six mètres; elles ont la largeur nécessaire pour disposer ^{perpendiculairement} de chaque côté de l'allée du milieu, une rangée de lits superposés, on peuvent coucher trois soldats. Ces lits

sont les mêmes que ceux des allemands. Des montants, des traverses et des grillages. Il y a quatre lits de chaque côté. Les chambres peuvent donc abriter vingt quatre hommes. Tous ces abris sont boisés. Entre chaque chambre, les anglais ont laissé un pilier de deux mètres de large. Les entrées des chambres sont placées en face des piliers de l'autre côté de la voie.

Dans cette voie centrale, les anglais ont installé de part en part, à travers la voûte, des tubes d'aération qui affleurent à la surface du sol.

Plus loin, la voie primitive bifurque. Un tronçon va vers la route de Fontaine, espère sans la propriété de Chéret, à l'angle de ^{cette} la rue de Fontaine. Cette voie contourne le puits de Coquel. A cet endroit on pouvait donc s'alimenter en eau.

L'autre tronçon passe sous la propriété des Tilly-Véret, de l'habitier actuellement. A cet endroit, il y a trois chambres contigües, où l'on peut loger cent vingt hommes dans chacune. Le souterrain, toujours garni de chambres, se prolonge jusqu'à l'extrémité de la propriété d'Augustin Demout. C'est-à-dire à l'emplacement actuel du baraquement du fils Chevillier, presque en face de l'atelier de Honoré Charroux de l'autre côté de la rue de Tinghem.

A cette extrémité, les anglais ont creusé une descente en ligne droite. Elle part à un mètre sur la gauche de la rue de Tinghem. Cette descente comporte soixante et quelques marches constituées avec des madriers.

Au bas se trouvent une cuisine avec foyer et cheminée. Deux

14
Cette maçonnerie remonte à la construction de Soubertain.
Les briques, très bien conservées sont minces, plus larges et plus
longues que les briques actuelles.

salles ne sont pas garnies de lits.

L'autre descente, sous la propriété de M^r Peugeot, qui est l'entrée primitive, est maçonnée, possède un escalier en briques d'une vingtaine de marches, puis la voie descend en pente, jusqu'à la profondeur de ^{plus à} douze mètres environ. Les anglais ont installé une canalisation d'eau. Par la suite ils installeront la lumière électrique.

La journée a été claire et belle. Les belligérants n'ont pas tiré. Vous retrouvez Cléry bien paisible auprès de son arbre.

Vous nous installons sur l'arbre pour manger. Louis nous signale deux canons placés à cent cinquante et à deux cents mètres de nous, les bouches tournées vers nous, vers Fontaine.

Ces canons se mettent à tirer alternativement. Les allemands ne ripostent pas. Vous mangez amis

sur l'arbre, tout en surveillant ces pièces. A chaque coup nous voyons sortir de la bouche du canon une buée noirâtre, en même temps, nous avons l'impression d'entrevoir une tâche grisâtre, durant l'espace d'un mètre; et, nous entendons l'obus siffler au-dessus de nous sans le voir. Ces canons tirent chacun quatre ou cinq coups.

A seize heures, nous reprenons la même route que le matin.

A Baudimont Louis et moi rencontrons à la ferme. Vous confirmez à cette Dame que nous arriverons dans cinq jours, la remplacer.

Elle nous promet de rester tout en affirmant qu'elle partira ce jour-là.

Le lendemain Louis et moi partons de grand matin pour Bauthes.

Louis militaire et moi Vous étions assis, chacun sur un cheval, dans la même tenue que les cultivateurs se rendant aux champs.

On nous avait signalé un poste de Police sur la route, au-delà d'au-

biguy. Le soldat, en faction, en nous voyant arriver sous cette tente, d'un air indifférent, nous laisse passer.

à Bourthes, nous trouvons deux chevaux, nous nous procurons de la farine, quelques denrées: pommes de terre, haricots, et en pleine nuit, à deux heures, nous partons emmenant un gros chargement de vivres.

La voiture avait été faite par un réfugié d'Ecuries, localité près d'Arnas, elle n'était pas assez serrée, elle nous créa bien des ennuis le long de la route. Il est vingt deux heures quand nous arrivons à Haute Arènes. Nous avions parcouru soixante kilomètres. Le lendemain vers midi nous sommes à Baudimont.

Ma ^{l'ité pour} fille Rose nous avait accompagnés. ^{et un voisin Vahé} La femme ^{avec l'impérmission nous aide} était partie de la ferme depuis le matin.

Dans l'après midi, Louis reconduit le cheval de son oncle et ramène en

à décharger
la voiture

page 18. Faisant suite - - -

17

voiture, avec Cléry, sa maman et ses deux plus jeunes frères.

page 20 ^{l'année} à cette époque Eugénie et ^{à la fin des grandes vacances} ~~restitués~~ ^{quelques jours} qui sont venues passer ^{à la fin des grandes vacances} à Haut-avesnes, pour ~~ajuster leur~~ trousseau, sont rentrées au Pensionnat à Berck.

Marie est à Perues, chez M^{me} Braure. Cette Dame est la belle-mère de mon ami M^r Picard. Elle a pris d'elle sa petite-fille Louise Picard, la grande amie de Joséphine. M^{me} Braure a offert d'accueillir Eugénie qui est la filleule de M^r Picard. C'est Marie qui est partie à Perues.

Alexandre est en pension à Doullens. Dès notre retour dans le Pas-de-Calais, nous avons cherché un Collège pour lui. L'Institution de Monsieur Affringue à Boulogne a toujours accueilli les élèves. A la suite de notre demande, le Supérieur nous répond qu'il acceptera notre fils comme

externe. Il nous faut trouver une famille qui accepte de l'héberger. Rose s'adresse à son amie De pension, qui habite Boulogne, et qui, dans sa correspondance, faisait toujours précéder sa signature des plus chauds baisers de son cœur. Cette dame ne peut recevoir Alexandre, et ne peut nous indiquer aucune personne susceptible de l'accueillir.

Né trouvant nulle part un établissement pour lui faire continuer les Humanités, nous nous sommes adressés aux Frères sécularisés de Doullens, dont le Supérieur est originaire de Voreuil.

Quand nous fûmes installés à Baudimout, Pierre et Joseph vont au Bon Pasteur. Un religieux leur fait la classe. Quatre fois par jour ils font un parcours de ¹² à 1500 ^{mètres} ~~de~~ ~~près~~ ~~de~~ ~~deux~~ ~~kilomètres~~.

à mettre page 17 = Faisant suite aux installations

Cite soeur travaillait les vaches, préparait leur nourriture. Quand le temps le permettait, elle travaillait le jardin car une des sœurs du lieu occupait du ménage. Elle était occupée par l'entretien du linge, des vêtements, peu abondants et qui avaient supporté 3 ans de guerre.

si variés à Malplaquet, à la Louqueville, cette nouvelle installation nous trouve accoutumés aux situations fortuites que nous impose la guerre.

Un cultivateur d'Hautes-avenues me cède une dizaine de voitures de betteraves fourragères. Le silo est situé sur la grand'route de St Pol, à un kilomètre au-delà du village, à dix kilomètres de Baudimont.

Je suis seul pour charger ces betteraves, et, au retour, je dois faire un crochet par ^{Duisy} ~~Duisy~~ pour peser la voiture. Je partais de grand matin. L'après-midi, ^{l'après-midi} ~~l'après-midi~~ et moi transportions ces betteraves dans une remise. Cette construction, placée à l'angle de deux bâtiments, était inaccessible à la voiture.

~~Vous avez acheté trois vaches~~ laitières. Vous avez trouvé à la ferme trois vaches et un taureau. Vous achetez trois vaches laitières. #

Bon Pasteur 20 à 25 litres de lait que les religieux
 remettaient aux voisins. Le resté était distribué aux
 anglais. Nous n'en avions jamais assez. Les clients le trou-
 vaient meilleur que n'importe quel lait. Nous leur recommandions qu'
 ils achètent la qualité de l'herbe. Des pâturages qui donne ce lait si précieusement.

Vous vendons le lait, les acheteurs
 affluent. Chaque jour je portais au #
 à ^{mythe page 17} vous sommes arrivés bien à point
 pour sauvegarder la vie du tau-
 reau. Depuis plusieurs jours, la
 femme ne le rentrait plus à l'
 écurie. Ce taureau vivait en li-
 berté dans l'immense terrain
 laissé inculte en arrière de la
 butte de Hochettes, Depuis que l'au-
 torité militaire avait établi un
 champ de tir sur le terrain de
 courses. Ce taureau bêglait,
 grattait la terre avec les pieds, la
 labourait des cornes, il effrayait
 les ^{passants} habitants. Après plusieurs in-
 jonctions d'avoir à rentrer cet
 animal, la municipalité avait
 prévenu que demain il serait
 abattu. Louis et moi l'avons ra-
 mené à l'écurie.

Vous retournez ^{à la} chercher ^{à Hauts avoués} page 17
 nous avons donc des bêtes à l'é-
 table, et pas de paille. Pour obvier
 à cette pénurie, le matin, quand

Un jour un laitier vint nous expliquer que notre lait est
 trop bon: nous gâtons le métier. Il insinue que nous pour-
 rions vendre quelques litres en plus.

les vaches et le taureau ont pris un copieux repas de betteraves, nous les mettons dans la petite pâture que les anglais ont laissée à la disposition de la ferme. Le soir en rentrant, les bêtes trouvent les auges garnies d'un breuvage appétissant de betteraves cuites. Quand elles sont habituées à ce repas qui leur plaît, nous lâchons les sept bêtes sur ce terrain vague, derrière la butte de tir, elles n'ont que la route à traverser.

Les soldats nous préviennent que nous courons le risque de mort pour ces bêtes. Nous acceptons ce risque, que je considère imaginaire. Chaque soir, vers la même heure, les sept bêtes sont toujours revenues en bande.

Cependant, je cherche partout de l'avoine, du foin, de la paille. Mais, par suite de la guerre, bien des champs sont incultes, ou récoltés par et l'armée accapare les quelques denrées disponibles. Je ne trouve rien.

je me rappelle qu'un de mes con-
disciples, Boutin, est cultivateur
au delà de S^t-Pol. je fais de confiance
le trouver. je connais également
dans cette Commune, M^r Deneuville
conducteur des Ponts et Chaussées, à
Crosilles, avant la guerre.

je prends le train. L'autorisation
de résider à Baudimont comporte les
allées et venues inhérentes à mon in-
stallation. A la descente de train je
suis cueilli par deux gendarmes fran-
çais. Il paraît qu'un règlement de-
fend de voyager en chemin de fer sans
un permis spécial. Ces gendarmes
m'emmènent vers leur brigadier.
En cours de route, craignant que M^r
Boutin ne me reconnaisse pas, je
parle de M^r Deneuville. Les gen-
darmes se sont regardés, sans que je
comprene leur coup d'œil. Nous en-
trons dans une propriété. après avoir
frappé à une porte, les gendarmes me
poussent en avant. je me trouve

en face de M^r Deneuville, qui, tout souriant, s'avance vivement. Les gendarmes se retirent. Ils sont rassurés sur mon identité.

M^r Deneuville ne croit pas que ma démarche aboutira, ni ici, ni aux environs. Boutin me confirme ces fâcheux pronostics. Tous les deux m'ont conseillé de ne pas reprendre le train, je m'exposerais à trop de désagrément.

Le lendemain, lundi, j'allais à St Pol. C'est jour de marché, je trouverai bien une occasion vers Arras. Arrivé ~~vers~~ ^à treize heures, je prends la route d'Arras. La première voiture qui me rejoint est une ridelle attelée de deux chevaux, ^{sur le siège} ~~et~~ sont installés deux gendarmes. Je me suis arrêté. Les gendarmes me demandent où je vais. — "Montez, disent-ils, nous allons à Barœuil." C'est ainsi, qu'après avoir été escorté par deux gendarmes à ma descente du train, je fis le trajet

en sens inverse, encore entre deux gendarmes.

Ceci me rappelle qu'au moment de mes préparatifs pour Baudrimont, je vais ^{à cheval} à Haute-avenue à Etrem en selle. Je rencontre un gendarme, il me dit: "malheureux que faites vous? Il est formellement interdit de circuler ^{en selle} à cheval. Vous êtes passible de sanctions sévères. Allez à pied, je vous conseille de ne pas remonter.?"

Au retour, je rencontre un autre gendarme. Il est fâché que mon cheval porte une selle. Je n'ai pas le droit de monter à cheval. Je lui demande si, pour lui faire plaisir, je dois mettre la selle sur mon dos? Je comprends que j'avais à faire à un gendarme ^{auxiliaire} et que ce brave faisait du zèle pour conserver cette fonction, ne pas aller au feu.

Entre temps, je labourais.

J'ai semé trois hectares de blé, à droite de la route, au delà de la propriété sportive du séminaire. Les chevaux étaient malheureux, ils avaient faim.

La ferme était occupée par un vétérinaire qui avait le grade de capitaine. Elle servait de dépôt d'infirmerie pour les chevaux blessés.

Cet officier était humain, très bienveillant. Il me disait: "Vous devriez trouver de l'avoine, du foin. Je ne puis pas dire aux soldats de voler ces nourritures pour vous les donner." Ses soulages, à cette intention, étaient infructueux.

Un mois de janvier, il arrive des recrues d'Angleterre. Il se trouve un jockey, qui a habité Chantilly durant plusieurs années. Je lui fais voir mes chevaux. Dès lors ils sont sauvés, ils ont de l'avoine, du foin. Le jockey me déposait ces sacs, ces ballots de foin

Dans une petite remise, chez une voisine que j'avais mise au courant.

La ville d'Arras avant la guerre comptait 28000 habitants. A la bous-saint 1917 il reste environ trois cents personnes.

M^r Rohart est maire. Il habite rue Des Ecoles, derrière l'église S^t Nicolas. La Préfecture est abandonnée, le Préfet, tous les Services sont installés à Boulogne.

Les bureaux de la Place ont quitté la Citadelle. Ils sont installés dans la propriété d'un Houquier de Bonnières rue pres du marché aux vaches.

La caserne de gendarmerie est vide. #

L'évêché est installé à Boulogne.

Il reste quelques prêtres, (trois ou quatre je crois.) Entr'autres le curé du faubourg Rouville, M^r l'abbé (Bonnière?) Il rendit de multiples services. Les habitants s'étaient

Cependant je rencontre dans les bureaux de la Place le capitaine de gendarmerie, M^r Duchanoh, que je connais depuis longtemps

enfin précipitamment. De nombreux
arrageois s'adressaient à ce prêtre pour
récupérer chez eux des objets précieux.

Il y a un boulanger qui habite à l'ex-
trémité de la ville, à gauche dans
la Petite rue Rouville. La boulangerie
existe encore sur le même emplacement.

Il y a ^{également} un ^{seul} boucher : Pierre Ferré.
L'avant dernière maison à gauche,
au bout de la rue Ernestale, ^{en de ca du} ~~sur le~~
Neptunes.

Chaque mois la municipalité faisait
une distribution de charbon dans
la cour de l'établissement des Beaux-
arts, au bout de la rue de l'arsenal.

Le groupe de Baudimont comptait sept
maisons. Toutes les sept habitées. Beliard
et moi, à tour de rôle, ramensions le
charbon pour tous. Le paiement... comptant.

La ville a beaucoup souffert des
bombardements. Le beffroi est en
très grande partie démolie. Je me
rappelle, qu'à Croisilles, les alle-
mands ont fêté la chute de Lion.

lorsqu'il est tombé de la tour.

La plupart des maisons sont éventrées, un grand nombre sont anéanties.

Vers cette époque, des soldats se réunissaient dans une maison située à l'angle de la rue St Maurice et de la rue Méaulens. Ils y trouvaient des salles de récréation. Un jour une bombe tombe: dix huit soldats furent tués.

N^o 3 l'abbé Billecamp habitait contre la clinique de Bon Secours. Ce prêtre desservait le faubourg d'Amiens.

Un dimanche il revenait de chanter les vêpres; il se rappelle qu'il devait visiter un malade en cours de route. Il retourne sur ses pas.

Pendant cette visite, sa maison est anéantie par une bombe.

J'allais chercher la provision de pain tous les trois jours. A mon second voyage (je puis employer ce terme, j'ai près de trois kilomètres à parcourir) je m'attarde à causer avec les habitants. Je con-

naissais un homme Martin, boure-
 lier, établi ~~au sq. de chaussée de~~
 à la troisième maison au bas de la
 rue Baudimont. Nous bavardons
 longtemps sur le trottoir, sa femme
 est avec nous. Un obus éclate der-
 rière la maison. Nous entendons
 le bruit de vitres brisées. Sans même
 aller voir le dégât, Martin dit à sa
 femme: "tu iras prévenir le vi-
 trier." La femme répond toute con-
 trariée: "tu prends toujours tout
 en riant. Tu sais bien que nous n'
 avons plus de papier huilé pour
 remplacer les vitres. Si nous con-
 tinuons à employer des planches
 en guise de carreaux, nous ne tarde-
 rous pas à avoir une maison éclairée
 comme un terrier de lapins!"

Il est extraordinaire, jusqu'à quel
 point on s'habitue au danger!
 On y devient indifférent. Il sem-
 blerait que l'on est fataliste. On
 vit, on circule au milieu des obus

comme si la mort ne peut survenir qu'à l'heure et à la place assignées par la Providence, pour chacun de nous.

Les jours sont courts en cette saison. Quand j'arrive Petite rue Houville il fait nuit. J'avais constaté que les façades de la boulangerie et des maisons avoisinantes étaient démolies. Elles étaient remplacées par une palissade uniforme. Je me demandais comment j'allais retrouver l'entrée de la boulangerie. Un obs eclate presque au-dessus de moi; profitant de cette clarté, je cours vers la porte. Quelques minutes plus tard un second obs me facilite l'entrée.

Cet hiver 1917-1918 fut moins rigoureux, moins long que l'hiver précédent. Cependant, il y eut quelques jours de très forte gelée. Notre petit Joseph eut les pieds gelés. Il a bien souffert. Il en souffre encore parfois.

Le bureau de l'octroi, près de la

Porte Baudimont, était habitée par un employé. Cet homme à l'âge mûr, passait le temps à faire les cents pas. Il aimait causer. A plusieurs reprises, il m'a parlé de Pierre et de Joseph. Il me disait: "qu'ils sont gais! je surveille leur arrivée. Dès que je les aperçois, je vais au devant d'eux et je fais demi-tour, pour les précéder de quelques pas. Ils causent sans arrêt, souvent tous les deux en même temps, et ils rient toujours."

Dans le courant de janvier, je suis allé voir Marie à Pernes. La famille Bourdon de Vaucourt s'est réfugiée chez les parents de M^{me} Bourdon: M^{et} M^{lle} de Bonnières. Joseph est garde-voie. Il garde ce pont à proximité du village. En dehors des heures de ^{faction} garde, il passe le temps en famille. L'intendance militaire fait des économies de subsistance?

Je trouve Louise Picard couchée depuis quelques jours. Quand je suis seul auprès

D'elle, elle pleure, elle est démoralisée. La grand'mère, qui aura bientôt 80 ans, est une femme solide qui n'a jamais été malade. Elle ne comprend pas qu'on puisse l'être; elle prétend que l'on doit se recouvrer. Le Docteur ne sait que diagnostiquer. Serait-ce la grippe espagnole? Dont on parle tant actuellement.

Marie est bien portante. Elle va en classe, elle passe les jours de congé avec les Bourdon: le fils aîné est de son âge.

Quelques jours plus tard, nous sommes informés de la mort de Louise Picard.

L'enterrement aura lieu dans trois jours.

Le même jour dans l'après-midi, ma belle-sœur, Mère St-Joachim, me fait remettre une lettre par un camionneur: Joséphine est très malade. Elle a la grippe espagnole. M^r Martin a prié Mère St-Joachim de venir d'urgence auprès de sa nièce. Il paraît

que M^r Martin nous a écrit: nous n'
avons pas reçu sa lettre.

Nanti d'un permis de circuler en
chemin de fer, je m'informe des horai-
res auprès du chef de gare. Un train
doit partir d'Arras à six heures, arriver
à Danner Camiers à dix heures. Au
retour le train doit passer à Danner
à treize heures et demie rentrer à
Arras vers ~~deux~~^{vingt} heures. Je pense
que c'est parfait. Je rentrerai vingt
quatre heures auprès de Joséphine, je
rentrerai le soir et repartirai le len-
demain pour aller à l'enterrement à
Perues. Mais le chef de gare ajoute
aussitôt: "On ne peut compter sur
ces horaires, il y a parfois des écarts
de douze heures."

Je vais à la Place. L'officier français,
chargé d'organiser les transports entre
Arras et Boulogne, me dit que quatre
ou cinq jours par semaine il envoie un
ou deux camions jusqu'à Boulogne.
Aujourd'hui il n'a encore reçu aucun

^{pour demain}
 ordres, pas même pour St Gal. Mais
 il n'est pas trop tard, il reçoit parfois
 des ordres la nuit.

Le lendemain l'officier m'exprime
 ses regrets de ne pouvoir me rendre
 service. Vous supputez les chances
 de faire la route. Il me conseille de
 partir à pied, à l'aventure. Tous les
 conducteurs s'arrêtent quand on
 leur fait signe et vous font monter.
 Si la chance me favorise, je puis
 très bien arriver à Darnes - Camiers.
 D'ailleurs il est trop tard pour
 prendre le train, s'il est parti à
 l'heure.

En sortant de la ville, je monte
 en camion. Quand j'ai parcouru
 quatre kilomètres, le camion s'ar-
 rête, l'anglais me dit: fini. Il
 est arrivé à destination. Je continue
 la route et ne tarde pas à monter en
 voiture. J'ai eu la malchance de
 toujours faire des tronçons de route,
 tantôt à pied, tantôt en camion.

y'arrive à St Pol vers midi. Je vois deux
 camions au fond de la Place du Marché,
 y'ai l'impression que l'on ferme
 les portes. Je me hâte, je cours, je
 fais des signaux, je crie: les camions
 partent quand je suis à cinquante
 mètres d'eux. Ils vont à Boulogne
 Je continue ma route, & l'après-midi
 les occasions sont rares. Je croise des
 voitures, aucune ne me dépasse.

A seize heures, à Herdin, le chef de gare
 me dit: "Vous arrivez bien à point. Cha-
 que jour entre seize ^{heures} et demi et dix-sept
 heures et demi, il passe un train de
 permissionnaires anglais. Ce train
 s'arrête également à Dannes-Camiers
 Vous monterez dans le fourgon, per-
 sonne ne s'occupera de vous."

A vingt-deux heures, ce train n'est
 pas encore passé. Le chef de gare
 avant de se coucher à vingt-deux heures
 vient me dire de ne plus compter
 sur ce train de permissionnaires,
 mais que vers trois heures, il passe

un train de charbon. Je monterai dans le fourgon. Le train est parti à quatre heures. A neuf heures j'arrivai auprès de ma fille. Depuis la nuit Joséphine était hors de danger. Sa tante l'avait quittée le matin.

La veille au soir le Docteur avait prévu que la malade était à toute extrémité, qu'elle ne passerait sans doute pas la nuit. M^{lle} Laure Martin dit à son amie: "Il n'y a plus que la St^e Vierge qui puisse te sauver. Je vais te faire boire de l'eau de Lourdes." Dès la première gorgée, Joséphine se sent mieux. Chaque fois qu'elle prend de l'eau de Lourdes, l'amélioration ^{s'accentue} continue. Elle se remet très vite de cette maladie.

A treize heures et demie, sur le quai de la gare, j'attendais le train qui devait me ramener à Arras vers vingt heures. Je devais repartir le lendemain à Ternes pour l'enterrement de Louise Picard.

Ce train n'est arrivé qu'à dix
neuf heures et demi. Il était vingt
trois heures quand j'arrive à St. Pals
je descends, je vais attendre le train
qui demain à neuf heures me conduira
à Fernes.

Versmée, notaire à Bertincourt, ac-
compagné de son fils qui a huit ans,
descend également de ce train. On nous
dit que nous ne trouverons pas une cham-
bre en ville. Nous revenons à la gare.
Les deux portes de la salle d'attente, qui
sont en face l'une de l'autre n'ont plus
de vitres. Il fait un vent du Nord très
froid. Au milieu de la salle il y a un
foyer à colonne, chauffé à blanc par
une dizaine de personnes qui font un
cercle serré autour du feu. Nous inspec-
t^{l'orgue} la gare, cherchant un abri. Nous trou-
vons un corps de garde de Chasseurs fran-
çais. Sur le lit de camp, il y a des places
des couvertures inoccupées. Nous installons
l'enfant bien enveloppé, et nous nous
essayons à côté de lui. Nous étions là

Tous

Depuis une heure, l'enfant ~~survient~~ dormait. Survient un sous-officier qui de suite s'emballa, se fâche d'une façon ridicule. Je dis à Versuée que si j'étais le père de cet enfant, je ne sortirais pas. J'ajoute que s'il ne sort pas, je me solidarise avec lui; je reste. Versuée tout contraire, prend son enfant et nous partons. Dans la salle d'attente, il y a toujours le même cercle autour du foyer. Deux femmes qui ont des enfants, se serrent et accueillent le petit garçon. Quant à nous, nous nous installons dans le coin, le plus abrité du vent; nous n'avons même pas de siège.

A neuf heures trente, je prenais le train pour Pernes. Sur cette petite ligne les trains sont réguliers: ils emmènent et ramènent des ouvriers qui travaillent aux Fosses au charbon.

L'après-midi, on m'a ramené en voiture, à St Pol, pour que je sois en gare à l'heure du train d'Arras à

seize heures et demi. Le train est arrivé
 après une heure ^{de marche} et je suis descendu
 à Arras à cinq heures et demi.

(Je me demande comment mes
 petits enfants accueilleront le récit
 de ce voyage, cependant je n'ai rien
 exagéré; tous ces incidents de trains
 sont rigoureusement exacts.)

Au cours de cet hiver, quand le temps
 le permet, je laboure, en vue des
 semailles de printemps.

Nous avons avec le Capitaine Vétéri-
 naire des relations sympathiques.

Un jour il me déclare: "j'aime
 beaucoup l'Agriculture. Je veux
 vous aider pour faire les semailles.

Je dispose d'un nombreux personnel
 de beaucoup de chevaux. Je ferai
 travailler au champs les chevaux
 tout les blessures le permettent.

Pour cela, il vous faut des instru-
 ments."

Sur le terrain de la Citadelle, il
 y avait de nombreux instruments

aratoires, qu'un officier français avait
 chez nous, dans la région abandonnée
 par les allemands, après leur repli dans
 la tranchée Hindenburg.

Quatre soldats marcheurs, qui ne
 sont pas de notre contrée, réparèrent ces ins-
 truments qu'ils ne connaissent pas.

L'officier m'avait prêté quelques
 instruments divers. Quand je retournai
 demander des instruments supplémen-
 taires, cet officier me les refusa caté-
 goriquement. Le capitaine anglais
 est indigné de ce refus. Il me dit:
 "Vous allez voir." Il ramène à
 la ferme des quantités d'instru-
 ments.

Au mois de Mars, il y eut parfois
 cinq et six attelages anglais à tra-
 vailler aux champs. Le rendement
 n'était pas excessif, mais le nombre
 d'attelages y suppléait. Ces soldats
 laboureurs y mettaient de la bonne
 humeur, nous leur donnions assez
 souvent un litre de pinard.

Vers cette époque le capitaine fait la-
 bouer une belle grande pâture attenante à
 la ferme, que les anglais se sont réservée.

Je ne répond que
 récupérer
 l'officier me répond que
 le jour où nous avons
 les 20 Der pater, pour
 il y a préparé la terre,
 L'année suivante, il était
 et nous avons
 l'officier me répond que
 le jour où nous avons
 les 20 Der pater, pour
 il y a préparé la terre,
 L'année suivante, il était

Le vingt Mars je sème un hectare et demi d'avoine, à gauche de la route, au delà de la ferme de 16^{me} Garbe. L'après midi j'y retourne donner les dernières façons pour ~~semer~~ enfouir le grain.

Les anglais avaient un dépôt de munitions sur le terrain de Dainville en direction de Deisisau. Vers cinq heures, les allemands cherchent à faire sauter ce dépôt. Durant deux heures sans arrêt, ils le bombardent. Les obus sifflaient au dessus de ma tête, je les voyais éclater à un kilomètre de moi. Le dépôt se trouvait cinq cents mètres plus loin. Le capitaine me dit que si ce dépôt avait sauté, Dainville Baudimont auraient été anéantis.

Le vingt et un Mars, à cinq heures et demi, un éclatement formidable d'obus, tel que nous n'en avons jamais entendu, ébranle l'atmosphère, fait vibrer la maison.

Un moment après, nous percevons un second éclatement semblable, mais un peu plus éloigné. Puis par intervalle il arrive des obus ordinaires.

Un anglais m'apprend que Lantoin, chef cantonnier, qui habite à deux cents mètres de la ferme est tué. Je pars rendre visite à sa femme elle est peut-être blessée. Je vois la maison encore debout. Seule l'entrée a été ébréchée. Mais en arrivant, quel spectacle! Du sang, des débris d'intestins jonchent le sol. Des lambeaux de chair sont collés ^{aux murs,} au plafond. Le corps est informe, les os brisés constituent un ensemble lamentable, méconnaissable.

Quand à ces éclatements se sont produits, Madame Lantoin a couru chez sa fille qui habite à proximité. Justement son mari était arrivé la veille en permission. Elle leur propose de venir s'abriter dans sa cave. De son côté, M^r

L'autoire ~~propose~~ s'avance sur le seuil de la porte, appelle un soldat français qui allumait le foyer de son rouleau, car il cylindre la route. C'est à ce moment que survient l'obus qui l'a tué. La femme, le jeune ménage et leur fillette arrivaient presque au même instant.

Quand le corps fut ~~enseveli~~ ^{enseveli} dans un linceul, on l'enveloppa dans une couverture pour lui conserver une apparence de corps humain.

En sortant de cette maison, je vois leockey anglais qui revient d'Aras. Cette attaque allemande lui donnait le baptême du feu. Il n'avait encore jamais vu des obus éclater si près de lui, ni entendu un tel vacarme d'explosions. Il était ému, mais restait calme, maître de lui.

Nous marchions côte à côte. Un obus éclate derrière nous, un petit éclat passe entre nos têtes, s'arrête au

sol à quelques mètres de nous. Le
jockey se précipite pour le ramasser.
J'ai beau crier: ne le touchez pas,
il se brûle les doigts. Vous le pres-
sez sur un morceau de journal, il
va conserver ce souvenir de guerre.

Dans le courant de l'après midi,
deux mulets attelés, furent tués sur
la route en face de la ferme. Les
anglais m'en abandonnèrent un
pour nourrir le porc que nous a-
vions à l'égrai.

~~Dans~~ la 16^e et 16^{me} Lautoine étaient
originaires de Duisans. Dans la
journée, les anglais y transportèrent
le cercueil.

L'enterrement avait lieu le lendemain.
Nous voyons arriver le prêtre, marchant
à grande allure: sa physionomie dénote
une émotion intense. La levée du
corps se fait rapidement, le cortège
se rend à l'église à une allure a-
normale. Le prêtre monte aussitôt
en chaire et nous dit: "Mes Frères, ar-

mou- vous de courages pour entendre avec calme et force d'âme la communication, que je suis chargé de vous faire. L'autorité militaire a décidé l'évacuation de toute la population sur un rayon de six kilomètres d'Arras. En conséquence, s'il y a ici des habitants de Dainville, de Wagnolieu, etc. je prie ces personnes de retourner immédiatement chez elles, en vue de cette évacuation. 11

Nous sommes ²⁰ une quinzaine ^{à sortir de l'église} de personnes ^{qui sortent} qui quittent de l'église.

Quand je rentre à la ferme, Rose n'a reçu aucune information. Je pars à Arras, me renseigner.

À la Place on est très surpris que les gendarmes ne soient pas venus nous prévenir. On me dit que nous devons être partis pour dix sept heures.

Dans la ville, je vois une allée et venue insolite de camions. Des voitures stationnent aux carrefours des rues, ou les charge. La plupart

Des habitants sont partis. Il est resté une quarantaine de personnes qui n'ont jamais voulu abandonner leur foyer.

Pendant ma courte absence, les gendarmes étaient venus nous signifier notre départ.

Il existait à la ferme une fourragère (longue charrette qui sert à transporter les récoltes) Nous la chargeons du mobilier de Paul Ramon, de literie. A dix-huit heures les gendarmes viennent voir si nous sommes partis, nous partons à dix-neuf heures. Nous abandonnons le porc dans son étable. ^{La génisse de 3 mois} Nous ~~les~~ avons donné ^{en plus} tout un quartier de mulet, survenu bien à propos. # Derrière la fourragère, nous avons ~~attaché~~ attaché le taureau et trois vaches. ^{La génisse} La génisse, armée d'un bâton, doit les faire avancer, elle tient ^{de l'autre main} les trois autres vaches accouplées. Pierre, tenant en main un bâton, est derrière pour les faire

La génisse dispose d'une provision de betteraves coupées.

marcher
avancer.

Rose (la maman) est installée dans le cabriolet où est attelé Cléry. Elle a peur d'elle Joseph et la voiture est bouvrée.

Je leur recommande de serrer les rangs, de ne permettre à personne de s'intercaler entre nous.

Je profite d'une éclaircie sur la route, nous partons.

Au cours de mes voyages de ravitaillement à Québec, je m'étais déjà trouvé dans des convois de troupes.

Mais je ne pouvais pas me figurer le branle-bas d'une armée en marche pour en combat.

Dans la direction d'Arras, il y avait des files de canons, de caissons, de fourgons, de camions, alternés avec des ^{troupes} ~~troupes~~ ^{suivaient} sans solution de continuité. Dans la direction de St. Gal, les gendarmes portés tous les cents mètres, ne toléraient qu'une seule file de véhicules. Mais à tout

instant, au troisième rang de véhicules, encombraient la direction vers Arras. Les gendarmes faisaient instantanément garer sur le côté le convoi qui s'éloignait d'Arras. Il fallait prendre la droite aussitôt, on ne pouvait gagner sa place en avançant en oblique, le convoi était trop serré. Les gendarmes criaient les ordres avec autorité. Comme si l'on pouvait arrêter ou repartir de la même façon que l'on allume un éclairage électrique. Ces arrêts duraient depuis cinq minutes, jusqu'à quarante et plus. Parfois, on avançait à peine de cent mètres. Nous avons mis trois heures pour arriver à la route de Duisans. En ^{notre engagement par ce chemin} faisant ce détour, nous avons évité de faire six à sept kilomètres en plus sur la grande route.

Nous dûmes attendre bien longtemps, rangés sur le bas côté, pour nous engager ~~sur~~ la route de Duisans, qui se trouve à notre gauche.

Il est onze vingt trois heures passées

n'avait pas
connaissance
de cette évacuation.

quand nous arrivons à Haute-Avesnes.
Mon beau-frère n'était pas prévenu.
Le lendemain, ^{Pite pour} Rose et moi re-
tournons à Baudimont avec les trois
chevaux. Vous chargeons les betteraves,
le chariot de betteraves et ~~le~~ ^{le} mo-
bilier que nous n'avons pu emporter
la veille. La journée est calme, on
n'entend presque pas tirer. Vous dé-
cidons de ne pas emmener le cochon,
vous ^{rechargez} ~~en~~ ^{leurs provisions.} ~~prenez~~ ^{un} morceau de
sucre. Vous laissez également une
~~provision~~ de petite génisse de trois
mois que nous élevions. Vous l'appro-
visionnez en betteraves coupées, nous
laissons derrière elle un tas de ces bet-
teraves. Peut-être un soldat aura-
t-il la bonne inspiration de la nour-
rir.

Le troisième jour, ^{Pite pour} Rose et moi
retournons à Baudimont avec le
chariot. Vous partions par Duisans.
Nous approchions de la Grandi
Route, lorsqu'un gendarme nous

arrête: "Malheureux! où allez vous?
 Vous n'entendez pas ce bruit de ba-
 taille? Les allemands font un tir de
 barrage au delà de Baudimont; vous
 serez sûrement tués." Nous faisons
 demi tour.

Nous agaçons dans le bout du cha-
 riot un compartiment pour y attacher
 la génisse et le cochon. Nous repar-
 tons le quatrième jour.

Arrivés sur la Grand' route nous
 voyons à droite et à gauche des
 énormes canons, d'autres canons
 plus petits échelonnés sur le par-
 cours ^{vers} Baudimont.

^{l'été} Rose et moi étions assis sur une
 planche placée en travers du
 chariot. Quand nous eumes dé-
 passé ces grosses pièces, elles tiraient
 à tour ^{de rôle} ~~tour~~ les deux. Le déplacement de
 l'air est si puissant, que sous la
 poussée de l'air chaud qui nous sur-
 prend, nous inclinons horizontalement
 la tête et les épaules.

51

Pendant que Rose ^{tête saan} commence à charger des lettres, je vais à la Place m'informer si réellement il faut partir. Quand j'arrive à la hauteur de l'église des Ardents, je rencontre le Capitaine de gendarmerie, N^o Duhamel. Il me fait faire demi-tour. « Certainement que vous devez partir, et de suite. L'attaque allemande est sérieuse. Elle peut être très grave de conséquence »

Vous venions de passer en face de la Trésorerie. Un obus tombe dans le jardin contigu à ces bureaux. Un gros éclat passe au-dessus de ~~la~~ mur, tombe dans la rue à quinze mètres de nous. « Le voyez-vous ? » me dit le capitaine. « Voyez-vous qu'il y a plus de place à côté de nous que sur nous. » D'un geste impudique le capitaine lève la main sur moi. Je le regarde tout surpris. Il me saisit le bras, et très calme, me dit d'un ton amical : « Partez, et ne

revenez plus!"

Au retour j'ai constaté que dans les paturer, les bâtiments de la ferme abritent une Dougaine de canon. Ces pièces tirent.

~~the~~ ^{the} Rose n'avait pas perdu son temps, nous nous hâtons de finir le chargement de la voiture.

Nous passons une dernière revue dans la maison. Quand les grosses pièces tirent, elle tombe.

Nous n'apercevons personne qui puisse nous aider à charger nos animaux. Nous allons dans la pature voir tirer les anglais.

Chaque pièce fait feu tous les quarts d'heure. Etre deux coups les artilleurs se blottissent derrière les arbres. Nous restons là, intéressés, à les regarder.

Un anglais s'approche: "grand combat, et vous ici? pas peur?"

Vingt minutes plus tard le même anglais vient nous dire: "combat

fini. "Comment combat fini, vous ne savez pas si les allemands ne vont pas continuer à tirer." Il me répète: combat fini. Et c'est exact.

Les artilleurs nous aident à charger le veau et le cochon. Vous partez.

A Duisan, nous entendons le garde public que tous les habitants doivent partir demain matin. Le village doit être évacué pour midi. Des camions seront à la disposition des personnes qui ne disposent pas de moyen de transport.

Cette publication ^{vous} me bouleverse. Peut-être la fait-on également à Haute-Croener. C'est le premier village au delà, à trois kilomètres.

La ville de Doullens fut évacuée. Le pensionnat partit s'installer à Berck. Alexandre

et ses camarades firent la route
à pied en trois ~~étapes~~
étapes.

À Haute-Avesnes, nous sommes tous atterrés de
cette évacuation des habitants de Duisans.
Vous décidons que demain, à la première
heure, je partirai à Bouthes. Il nous faut
absolument trouver un logement au
plus vite.

M^r et M^{me} Puvost ne s'attendaient pas
à cette évacuation d'Arras et des environs.
Ils ne connaissent pas de maison dispo-
nible. Cependant M^r Puvost ajoute: "On
dit que les anglais viennent de quitter la
ferme qu'ils occupent depuis le début de la
guerre à Ecuire, hameau de Cambroux.
Mais cette maison est inhabitable, il ne
^{reste} subsiste que les murs et la toiture. Les an-
glais ont brûlé tout le bois qui n'est pas
indispensable pour soutenir les toits de
la maison et des bâtiments de la ferme.
Il ne subsiste aucune porte, aucune
fenêtre." Je réponds que si la maison a
encore son toit, nous serons à l'abri de la

89

pluie. Pour le reste nous aviserons. Avec quelques planches et du papier huilé, nous ferons des fenêtres.

Le lendemain matin, M^r Pruvost m'emmène en voiture. Arrivés à une bifurcation M^r Pruvost me dit: "à gauche nous allons voir la ferme; à droite nous allons chez le propriétaire." — "Pourtout à droite, de crainte qu'un autre évacué arrive avant nous."

M^r Pruvost m'apprend que cette ferme était louée à un jeune ménage qui venait de s'installer quand survint la guerre. Au bout de quelques mois, quand la jeune femme connut le malheur qui l'accablait, elle s'est réfugiée auprès de ses parents.

Le propriétaire, M^r Leclercq, habite Fauquemont-queembergues. Il me loue la ferme, un hectare et demi de pâture, et quelques hectares de terre incultes, pour huit cents francs. Il ajoute: "Vous sommes d'accord, il est inutile de faire un bail. M^r Pruvost est témoin

De notre convention.)

Nous allons saluer ma cousine Eugénie, femme de Charles Guilbert, qui est sous les drapeaux. Elle se montre d'une très grande amabilité compatissante, nous offre l'hospitalité à notre passage, pour nous rendre à Ecuire. Durant notre séjour dans le Boulonnais, elle nous a rendu tous les services possibles.

Nous n'allons pas voir la ferme. J'ai hâte de rentrer, de savoir ce qui se passe à Haute-Avesnes.

A mon passage à Bruges, je rencontre Dhémin, cultivateur à la maison rouge sur la route d'Arras à Bapaume, il est gendarme. Il m'apprend que les allemands n'ont pas rompu le front, ils n'occupent pas Arras; mais la bataille continue. Rassuré par cette nouvelle, quand je passe à Arvin, je ne résiste pas au désir d'aller embrasser Marie. Je sais qu'elle est à un kilomètre de distance, à Geneur, chez Mme de Bonnières. Mme Bowdon,

De Paques 57

avec ses enfants et Marie, passe les vacances chez sa cousine.

M^{me} De Bonnières me connaît vaguement, elle sait que j'ai été le condisciple et l'ami de son mari, décédé en 1913, à la suite d'un accident. Cette dame insiste pour que nous nous arritions chez elle en nous rendant à Ecuire: "Il est impossible que nous parcourions 30 kilomètres en une étape avec des vaches." j'accepte. Mais Rose ne verra pas Marie, car M^{me} Bourdon retourne à Bernes ce même jour.

À Haute-Avesnes, j'apprends que les habitants de Duisans ne sont pas évacués, mais vivent sous la menace d'un ordre de départ.

Nous faisons nos préparatifs, et le grand matin nous partons de la même façon que nous sommes partis de Baudimont.

En cours de route, le taureau témoigne de la lassitude. Eite-soeur a peine à le faire avancer. Nous étions à cinq cents mètres de la ferme de M^{me} De Bonnières, lorsque ce taureau se laisse tomber.

Vous devons l'abandonner.

Quand les vaches, les chevaux furent installés à l'écurie, je revins, accompagné de deux hommes auprès de ce taureau. Il nous fut impossible de le relever. Il avait les pieds usés, le sang perlait. Vous l'avez trainé sur le bas côté, il y est resté trois jours. M^r Pruvost, prévenu aussitôt, l'a vendu à un boucher.

Vous avez séjourné à Geneur. Et nous reprenons la route pour Ecuire: une étape de 42 kilomètres. Vous arrivons à Fauquembergues assez tard dans l'après-midi. Malgré les instances d'Eugénie, ^{qui veut nous faire coucher,} nous reprenons la route, après avoir pris, bêtes et gens, un repas réparateur. ~~Je crains surtout~~ qu'Eugénie nous donna du pain et un gros morceau de viande cuite. Un homme nous accompagne, pour nous guider, nous aider au déchargement.

C'est la nuit, quand nous arrivons à la ferme, mais le temps est clair, la lune donne. Dans le fond de la cour, la maison en surélévation, nous montre ses baies dénudées.

La ferme est bien telle que M^r Prevost me l'a décrite. Plus une porte, plus une planche. Les mangeoires, dans les étables, ayant disparues nous dûmes attacher les bêtes avec des moyens de fortune.

Rose et Joseph étaient entrés directement dans la maison. Vous les trouvez sanglotants tous les deux. Rose est écoeuvée de la saleté, du délabrement. Pour comble cinq rats se sont enfuis de la pièce où ils ont pénétré. Joseph pleure sans trop savoir pourquoi, pour imiter sa maman.

Vous parvenez à installer trois lits dans l'un des deux cabinets que dans toute ^{habitation} maison de ferme on ^{trouve} installe contre le pignon du côté des écuries. Le cabinet sur la cour, destiné au cultivateur est muni d'une lucarne qui permet au cultivateur de voir de son lit dans l'écurie. Cette petite porte et son encadrement ont disparu.

Vous allions nous coucher, quand la cour est envahie par un troupeau de moutons. Le berger est tout surpris de nous trouver là.

Cette commune vient d'être évacuée à la suite de l'avance
des allemands sur Béthune et sur Hazebrouck dès les premiers jours
de la Bataille des Flandres au début d'Avril

Cet homme est d'Ecure. Il est revenu
Dimanche dernier passer la journée
en famille. Son patron habite dans la
région de Béthune*. Quand, hier, on
a publié dans la Commune que tous
les habitants devaient évacuer, le berger
a signalé à son maître cette ferme
abandonnée des anglais. Au petit jour,
le berger est parti de confiance avec son
troupeau. Dans la journée le cultiva-
teur est allé trouver le propriétaire de
Taquebergues. M^r Leclercq lui a dit
que sa ferme était louée.

Nous installons les moutons dans la
grange. Nous démontons les fourragères
de la voiture et barricadons les deux
ouvertures de la grange.

Le lendemain le berger fait pâter ses
moutons sur le bas côté des routes,
il attend son patron, il ramènera son
troupeau le soir. Il attend son patron.

Quand, ce premier matin, nous nous levons,
le chagrin de Rose est aussitôt avivé de plus
bel. Nous avions placé le pot en gré, aux

trois quarts rempli de crème au milieu d'une table ronde. Le pourtour de la table dépassait largement le cadre et les pieds, nous étions convaincus que les rats ne pourraient pas atteindre le dessus de table. Or, il y avait quatre rats noyés dans la crème. Rose était désespérée; les chiens du berger ~~feront~~ se pourléchèrent les babines.

Vous vous mettez à gratter le ~~g~~ carrelage avec des bèches. ^{il était recouvert} ~~il y avait~~ une couche épaisse de boue ^{amassée} tassée, pûctinée de puis plusieurs années. Vous donnez employez la pioche. Vous n'avions pas d'eau, le puits était hors de service. Vous alliez nous approvisionner chez le voisin à cent mètres de la maison. Votre parente Eugénie ~~Don~~ nous avait donné des planches, quelques chevrons. J'ajuste de mon mieux des cadres aux fenêtres, j'y fixe du papier huilé; je bouche avec de l'argile les interstices entre le cadre et les murs. La porte d'entrée, faite de ~~portes~~ ^{planches} mal jointes, est recouverte également de papier huilé.

Nous reçûmes la visite du propriétaire du troupeau. Le Monsieur était bien allé à Tanquembergues la veille.

M^r Leclercq lui avait dit que la ferme était louée, qu'il n'était pas homme à renier sa parole donnée. Je consens à héberger les moutons durant quelques jours, pour lui faciliter de trouver un refuge.

Ensuite, M^r Bruvost m'apprit que ce cultivateur avait essayé de faire revenir M^r Leclercq sur sa parole donnée. Il avait aligné sur la table soixante Louis de vingt francs. Il offrait donc pour cette ferme douze cents francs, payés d'avance, alors que moi je ne devais payer que huit cents francs, en papier, à la fin de l'année.

Si tôt que nous eûmes fait connaissance avec nos voisins, que Rose se fut familiarisée dans notre nouvelle habitation, je retournai à Benew avec les trois chevaux.

Là se trouvait le chariot de Paul Ramon, chargé de betteraves, de quelques sacs d'avoine et ballots de foin. Sur le bout nous avions amé-

nagé une toute petite place pour loger le
 veau. Quant au cochon, il avait fait
 la route dans un sabot. M^{me} de Bonnières
 me fit cadeau d'une poule et de 25 rou-
 lets d'une dizaine de jours, ainsi que d'un
 chien ratier. ^{un de nos bons voisins, avec}
 M^{me} ~~Godard~~ ^{qui nous eumes d'amicales relations}
~~qui nous entretenus par l'échange~~
~~de cette petite~~
 cultivateur ~~de cette petite~~
 me fait connaître les pièces de terre de
 la ferme. Dans cette contrée, la terre est
 biefte, caillouteuse, excessivement dure.
 Il est impossible de faire pénétrer actuel-
 lement la charrue dans ce sol inculte de-
 puis plusieurs années; il faut attendre les
 pluies de l'automne. Seule une petite pièce
 de vingt ares, près du village offre un sol
 plus accessible. Je la travaille en vue d'y
 mettre des pommes de terre.

Sur ces entrefaites arrive dans le village un
 groupe de chasseurs alpins. quatre ou cinq
 soldats s'installent chez nous. Ces jeunes gens
 sont de Marseille; ce sont de vrais boute-
 en-train. Ils sont gais, aimables, ne de-
 mandent qu'à rendre service. Ils viennent
 planter les pommes de terre.

Bienbroune possède sept hameaux. Ecuire, qui n'est pas le plus éloigné, se trouve à ~~sept~~ ^{trois} kilomètres. Pour aller à la messe, en comptant l'aller et le retour, nous avons sept kilomètres à parcourir à pied, car nous n'avons pas de voiture.

à l'entrée du village habitent M^{lle} Bonquet et sa fille, institutrice retraitée. Cette personne consent à donner des leçons à Pierre et à Joseph. Chaque jour, ces enfants font la route seuls, à pied. À midi, ils mangent avec ces dames.

Un M^r Cornu qui habite à l'autre extrémité de Bienbroune me loue pour cent francs une bonne mesure d'excellente minette. Malheureusement, je ne puis ce champ se trouve à six kilomètres de la ferme; je ne puis y mettre au piquet que les trois chevaux et une vache qui ne donne pas de lait actuellement. Durant plusieurs jours, je vais matin et soir changer l'emplacement des bêtes et le soir les ramener boire au village à deux kilomètres. Bientôt un cultivateur met ses chevaux au piquet

Dans un champ voisin. Dès lors, je n'y
vais plus que le soir pour ~~les~~ ^{les bêtes} ramener ~~bon~~.

Pour me rendre
à ce champ

Je passais en face de la ferme de M^l
Cornu. M^{me} Cornu m'attend au passage, me
fait entrer. Ce sont de ce vieux ménage, dont
ces ~~propres~~ ^{qui} ~~les~~ ~~titulaires~~ ont passé 65 ans, ^{vivent} et avec une belle
fille, qui est veuve, et sa fillette, Stéphanie,
âgée d'une dizaine d'années. Ce sont de très
bonnes personnes, nous nous lions d'amitié
avec elles. Trois ou quatre fois la semaine,
M^{me} Cornu me donnait un énorme pa-
nier rempli de légumes. Je le portais posé
sur l'épaule; le bras qui le maintenait était
tellement engourdi qu'à l'arrivée je ne
pouvais me décharger seul.

Les maigres pâtures de la ferme étaient
nos seules ressources pour nourrir nos
vaches. J'apprends alors que dans ces
pâtures pousse une variété de renou-
cules qui empoisonnent les bovins.
Seuls peuvent y vivre les animaux élevés
dans ces pâtures. En effet notre petit veau
ne fut jamais malade. Mais nous avons
perdu ~~deux~~ ^{deux} ou trois vaches, ~~je ne me~~

~~rappelle plus le nombre. 3 vaches)~~

Vous aviez d'excellents rapports avec
notre voisine, M^{me} Delozières, cette per-
sonne consent à nous remplacer durant
~~trois ou~~ quelques jours. M^l Pruvost m'avait
prêté une voiture, nous partons tous les
cinq à Berck, voir les enfants, ma belle-
sœur: Mère S^t Joachim. Vous y voyez éga-
lement notre parente: Chérise Diequene
de Cambrai, ainsi que ses trois enfants
et sa mère. Elle connaît son malheur,
elle sait que son mari est tombé à
Bouches Avevies, près de Péronne. ^{Vous} Vous
voyez également Joséphine à Dargues - Camiers.
allous voir aussi notre cousine Aline
Boulant. ^{Guilbert} Elle a quitté S^t Omer quand
cette ville reçut la visite. J'en avions alle-
mands. Elle s'est réfugiée, avec sa fille
Marie à Verchoques, où elle est propriétaire
de la ferme de sa maman. La locataire de
cette propriété consent à lui céder une pièce
de dimension moyenne, un petit cabinet
et une arrière cuisine, sans aucune parcelle
du jardin, pour le prix total de location
qu'elle paie.

Ceci me rappelle qu'à St-Bolom'a signalé plusieurs maisons où la locataire restée seule, par suite du départ de son mari, se contentait d'habiter une pièce et la cuisine, louait isolément chacune des autres pièces, et réclamait de chaque sous-locataire le prix total pour lequel elle avait loué l'habitation. La plupart de ces locataires refusaient une chambre au propriétaire et par surcroît ne le payaient pas.

Vote de la Ch.
Députés

Du fait que nous ne pouvons pas cultiver, les chevaux sont inutiles. Nous vendons les deux chevaux de culture pour ne pas épuiser trop vite le champ de minette. Nous conservons Clerg : le seul animal qui nous reste d'avant guerre. Il est d'ailleurs excellent à la culture et à la voiture.

Les circonstances nous ont forcés à vendre ces deux chevaux trop ~~ôt~~ tôt. Lors de cette époque M^r Godart avait acheté pour sept cents francs, à une vente de l'Armée anglaise, un bon jeune cheval légèrement blessé. Quand il eut terminé les semailles de printemps, M^r

Godart vendit ce cheval 1400^f. Dix semaines après, le second acquéreur le vendait 1800^f. Peu après, ce 3^e acquéreur le vendait 2400^f à un brasseur. Le dernier refusa de le vendre avec bénéfice, parce que ce cheval était excellent.

Louis nous annonce qu'il viendra prochainement en permission de Joseph ~~avait~~ bientôt avoir gain. Il se préparait à faire sa 1^{re} Communion privée. Tous alentour Josephine, les pensionnaires de façon que tous les enfants assistent à cette cérémonie. C'est la 1^{re} fois que nous allons nous trouver tous réunis en famille depuis la fin du mois de Septembre en 1914. Cette cérémonie eut lieu un dimanche. Nous fumes onze alignés au banc de communion, Joseph entre ses parents. A l'issue de la messe, une Dame nous attendait. Elle insista pour que nous allions déjeuner chez elle. Elle ne voulut pas nous laisser retourner à jeun. L'après midi une personne des alentours, qui fait de la photographie, vint prendre notre groupe.

2

J'ai pu acheter une mesure de foin que j'ai récolté. A la ^{maison} ~~colle~~, un cultivateur vendit sur pied quelques mesures de blé, d'avoine, je les ai achetées. Le grain fut battu à Chiembroune, chez un entrepreneur qui avait une scierie et une batteuse actionnées par la rivière l'Ar. Cléry avec une petite ridelle me faisait ces transports. Je livrais le blé à notre parente Eugénie, car Charles Guilbert faisait, et fait encore le commerce de grains. J'ai déposé chez elle une grande partie de la paille et de l'avoine. En effet on escomptait la fin prochaine de la guerre et le chemin de fer qui passe à Tanquembergues, facilitait l'expédition de ces denrées vers Arras, quand je serai rentré.

1

Dans le courant du mois de juillet, l'Armée française vient faire à Chiembroune une réquisition de chevaux. Quelques instants avant l'heure indiquée, je vais trouver l'officier qui préside cette Commission, je lui expose que je suis un évacué, que j'ai retrouvé chez

mon beau frère le cheval avec lequel mon fils et deux neveux se sont enfuis au moment de l'investissement de mon village, j'ajoute que cet animal est le seul souvenir qui me reste de ma culture, ma ferme, mes instruments aratoires, tout ce que je possédais a été pillé, anéanti par les allemands. L'officier me répond: "je comprends que vous teniez à ce cheval. La France gagnera la guerre sans lui. Je vais vous remettre un certificat de réforme. De cette façon si l'on vient encore faire des réquisitions, vous n'aurez plus à le présenter."

Dois-je signaler que j'ai vu des jeunes gens réformés à la suite de la peste d'un petit doigt, un autre n'a perdu qu'une phalange; un troisième a reçu une blessure à la jambe qui lui permet de conduire un attelage aux champs, il marche toute la journée. Et alors ma pensée se reporte vers les soldats allemands du front que j'ai vus: borgne, mutilé de deux doigts à la main gauche, légèrement boiteux. Les plus estropiés étaient utilisés dans

Les hôpitaux, dans les magasins, comme
ordonnances.

Avant de clore ce récit de mes souvenirs de guerre, je veux signaler le cas d'Emile Pruvost. Ce jeune abbé était brancardier. Durant toute la guerre il fut plein d'entrain, de confiance. Vers le mois d'Avril 1918, il commença à perdre cet optimisme; il s'en ouvrait parfois à sa sœur Yvonne, lui demandait l'assistance de ses prières. Dans ses lettres, il s'ingéniait à ne rien laisser soupçonner à ses parents, cependant on pouvait pressentir une nuance de pessimisme. Or le dernier dimanche d'Octobre, vers 17 heures je me trouvais à Bouthes chez M^r Pruvost en même temps qu'un autre visiteur. M^{me} Pruvost nous servit à tous les trois une tasse de café. Pendant que nous buvions, leur fils Emile recevait le coup mortel en relevant des blessés. Enfin! le onze Novembre, les cloches nous transpirent le message de la victoire, de la cessation des combats.

Mais durant plusieurs jours les parents, qui savaient que leur fils est au front, vécurent dans l'angoisse la plus pénible. Ils espéraient une carte qui les fixe sur le sort de leur enfant, et les jours passaient sans apporter de nouvelle. Au bout de huit jours, les lettres affluèrent. Vous surnames alors que dans l'environnement de la cessation des hostilités et de la victoire, les vagues messagers ne faisaient plus leur service, toute correspondance était en souffrance.